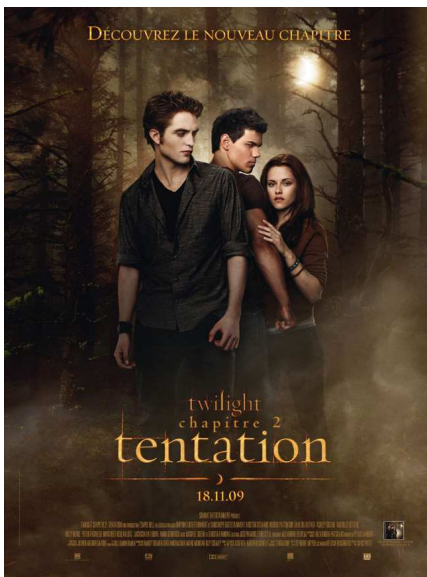


"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, auditeurs chafouins, malicieux, valeureux, chaleureux et désireux de matins louangeurs, moelleux, vaporeux, capiteux et délicieux. Les miroirs donnaient accès à *L'imaginarium du docteur Parnassus* mais ignorent certains personnages aux dents longues de *Twilight 2 : tentation*, désormais sur les exsangues.



Adolescente intrépide mais sensible, **Bella Swan** vit une idylle épanouie avec **Edward Cullen**, un vampire à croquer, au timbre velouté. Hélas, un incident fâcheux survenu au cours du réveillon de Noël contraint le pâlot apollon à disparaître, afin de protéger sa dulcinée. Celle-ci sombre tout d'abord dans une insondable dépression, avant de se rapprocher peu à peu de **Jacob**, un jeune Indien avenant autant qu'ardent. Parallèlement à cette osmose naissante, la noble éplorée ne tarde pas à découvrir que l' élu de son coeur se manifeste à elle, chaque fois qu'elle met son existence en péril. Et l'imprudente de multiplier les risques inconsidérés, afin de sentir la réconfortante présence de son bien-aimé en exil. Le retour de deux adversaires acharnés et la confrontation inattendue avec des créatures monstrueuses vont cependant précipiter les événements. En ce contexte menaçant, notre biche aux abois parviendra-t-elle à retrouver son Tristan ou se verra-t-elle condamnée à un éternel silence, morsure et bouche goulue ?

Second épisode inspiré par la saga à jugulaires littéraires de **Stephenie Meyer**, le long métrage de **Chris Weitz** s'emploie à perpétuer un mythe à dent et lèvres. Il convoque même à cet effet *Roméo et Juliette*, résolu à unir ses deux héros pour le meilleur et pour le **Shakespeare**. Disons-le d'emblée, l'ensemble incite davantage à l'indulgence que son fastidieux prédécesseur. Ainsi, resserrement dramatique et enrichissement thématique rehaussent un récit jusqu'alors pâteux et paresseux. Ajoutons que la mise en scène n'a rien perdu de sa gracile dextérité, malgré le départ de **Catherine Hardwicke**, la réalisatrice du premier volet.

En témoignent des extérieurs aux frémissantes luxuriances et des éclairages délicats. La séquence sur la plage baigne à cet égard dans une apaisante évanescence, entre intimisme fourbu et temps suspendu. L'interprétation du trio central séduit quant à elle, grâce à sa fraîcheur élancée et à son innocente intensité. De plus, l'épisode transalpin, bien que sous-exploité, réunit avec doigté pittoresque et cruauté, en ressuscitant fugitivement l'aura des voraces, le charme de la chasse et la cuvée de la curée.

Au demeurant, pareille fiction s'éparpille et s'exténue en de laborieuses postures esthétiques, comme si elle voulait combler ses carences à l'aide d'un maniérisme exacerbé. Certains partis-pris plastiques sombrent à cet égard dans une risible complaisance, telles l'arrivée au ralenti du bel assoiffé ou la propension des protagonistes masculins à dénuder leur torse arrogant. L'infographie trahit en outre une vaine omniprésence, au risque d'accuser encore la nature factice du spectacle ici proposé.

De même, la musique s'avère aussi indiscreète qu'indigente, car elle confond airs purs et modes mineures. Déplorons également que les instances maléfiques, malgré une personnalité plus

affirmée, déçoivent encore les attentes, faute de densité. Le rythme flanche pour sa part à maintes reprises. Enfin, l'ouverture sur la suite, attendue pour l'an prochain, se révèle aussi lapidaire qu'ordinaire.

A présent, interrogeons un familier du cinéma d'affres et décès, le comte **Dracula**.

« Que pensez-vous, maître, de cette œuvre ? »

- (voix sépulcrale et raffinée) Elle souffre d'un manque cruel de libertés : ses prédateurs à carmines canines peinent en effet à s'affranchir de leur réserve, comme si nous avions affaire à des carnassiers cadénassés.

- (timbre impérieux) Tu es fait, **Dracula**.

- Ah, le docteur **Van Helsing** ! Malédiction ! Le preux vengeur du pieu dans le cœur.

- L'heure du saignement de comte a sonné.

Conscientieux, mais cérémonieux et cotonneux, *Twilight 2 : tentation* hérite d'un onze et demi. Certes, la présente adaptation, pour adultes et adolescents, a chassé sa torpeur antérieure mais bâille parfois aux corneilles, lestée par sa préciosité et sa pusillanimité. A ce propos, peur et surprise manquent toujours à l'appel. Pour autant, les scènes oniriques, l'échappée écarlate durant le festival italien et les décors naturels aux engageantes grisailles distillent un charme éthéré, entre étrangeté volatile et volupté subtile. L'avenir nous dira au demeurant si ces prosodies de l'hémoglobine méritent perpétuation ou s'il vaut mieux enrayer la propagation du rictus, en mettant la plaie sous le paillason.

A la semaine prochaine, je vous embrasse.